

Slobodan Despot

Un cimetière à Trieste

Le tombeau de Paul Morand

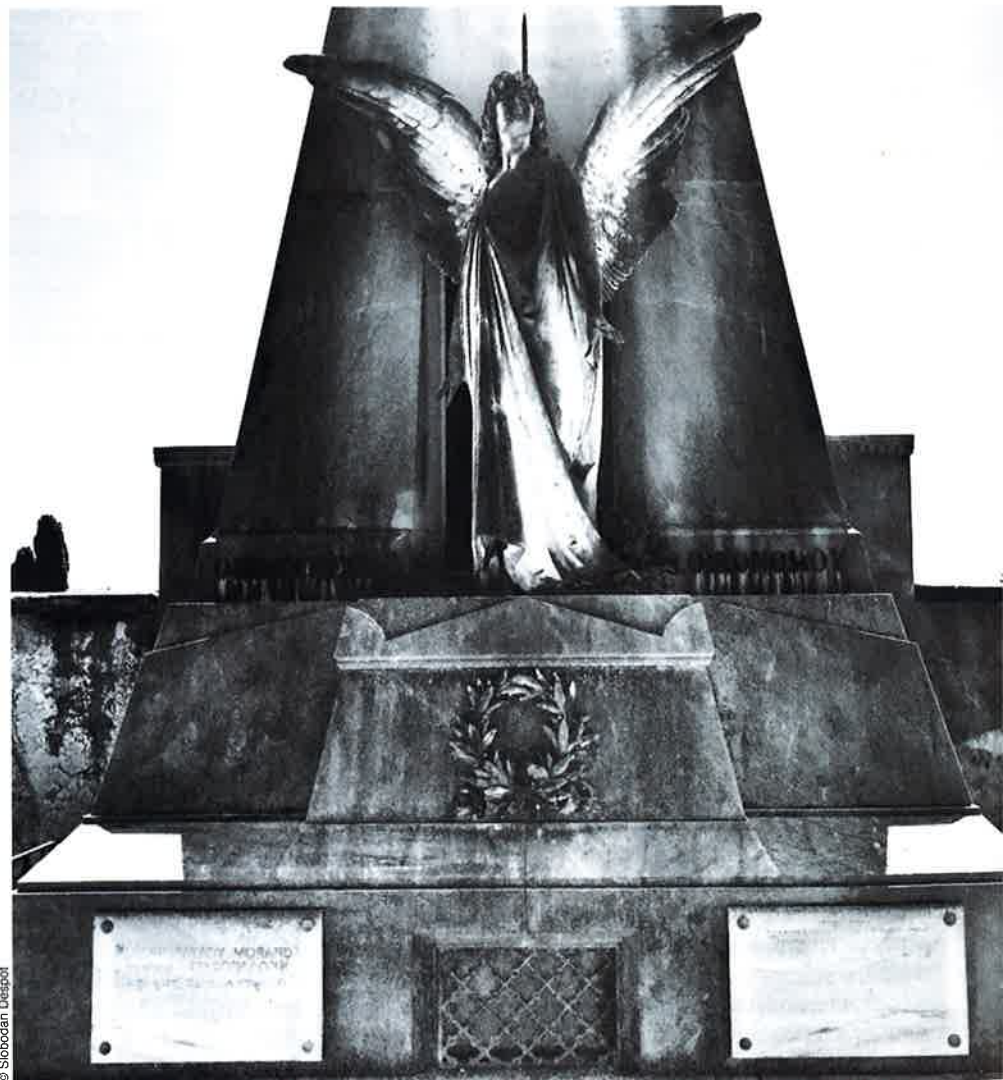
C'est à Trieste, porte des Balkans enserrée dans l'Adriatique, tour à tour et sans exclusive romaine, byzantine, autrichienne, italienne et européenne, que Paul Morand repose, dans le cimetière orthodoxe. « Là, j'irai gésir après ce long accident que fut ma vie. Ma cendre sous ce sol ; une inscription en grec en témoignera ».

« **LE TRAIN** Venise-Trieste s'essouffle pendant deux heures derrière l'autoroute nouvelle de Venise à Trieste : Jesolo, Aquileia, Monfalcone. Des gratte-ciel dans les champs de maïs, des canaux cachés dans les vignes d'où s'élèvent des osiers rougisants, des moignons de saules. L'industrie prolonge vers le nord une Venise indéfinie, montant le long de la botte péninsulaire jusqu'au haut de la cuisse, jusqu'à Trieste » (*Venises*).

Trieste. À une seule voyelle près, le lieu pourrait s'appeler « Ville Triste » et fournir une assonance inattendue aux langueurs modianesques. Ôtez-lui toutes ses voyelles et vous avez son nom slave : Trst. Une sèche rocaille de consonnes, blessante à l'œil comme à l'oreille des Occidentaux. Comme une herse. Comme un signal dont la claque sonore marque l'entrée d'un univers qui s'étend de là jusqu'à Vladivostok.

Trst. L'ancienne tête de pont adriatique des Habsbourg est italienne par son passeport, germanique par sa mémoire, slave par son sang. Et maritime, autrement dit apatride, par sa vocation. Elle fut âprement disputée à l'Italie, en 1945, par Tito – à cause justement de son substrat ethnique auquel l'Europe latino-germanique évite de s'intéresser.

Trst. Dans la Yougoslavie où je suis né, ainsi s'appelait « notre » enclave dans l'Occident consommateur. En réalité, « notre » marché où la petite-bourgeoisie socialiste, sitôt qu'elle fut libre de passer les frontières, alla se bourrer le coffre de marchandises du dernier rang. Trst, pour les Yougoslaves, était un mythe. Pas le mythe *Checkpoint Charlie* des Berlinoises de l'Est. Encore moins le mythe de Svevo,



« C'est une noble pyramide de pierre, haute de six mètres, un morceau d'éloquence tout italienne, où un ange deux fois plus grand que la mesure humaine entrouvre sur l'après-vie une porte de marbre noir, épaisse comme celle d'un coffre-fort, vide. » (Paul Morand, *Venises*). À gauche, la plaque d'Hélène Paul Morand, née Chrissoveloni. À droite, à peine lisible, l'inscription grecque voulue par l'écrivain, suivie de sa traduction française, telle quelle : « Paul Morand / de l'Accademie de France [sic] / Ambassadeur de France / 1888-1976 – Voyageur, continue ta route avec celle qui fut et sera toujours ton ange gardien. »

de Joyce et de l'archiduc Maximilien. Trst, c'était le mythe des *blue-jeans* achetés à la douzaine sur des étals de maraîchers.

Même dans ma famille, plutôt cultivée, ce n'était que ça. C'est pourquoi je suis passé tant de fois à côté, entre Belgrade et le Léman, sans jamais songer à m'y arrêter. Venise, d'accord, mais Trst ?

LE BOUT DU CHEMIN

Puis il y eut *Venises*, justement. Le livre-testament de Paul Morand, pourpre, mélancolique et altier, cet album de famille dont les images, et leurs métamorphoses au fil du siècle, font des mémoires d'un homme vieillissant la chronique illustrée d'une agonie de civilisation. Morand était jusqu'alors le plus élégant des écrivains français ; *Venises* le révélait aussi comme le plus profond. Statut que la France lui refusa, l'élégance et la profondeur s'excluant mutuellement dans la pensée réflexive de cette nation.

C'est là, tout à la fin de son récit de voyage temporel, que Morand livre au public sa confession la plus bouleversante.

Il était à la pointe du chic littéraire, l'auteur d'*Ouvert la nuit*, de *New York*, du *Flagellant de Séville*, d'*Hécate et ses chiens*. Français de race, sceptique de formation et catholique de tradition, anglomane, mondain, hautain, diplomate, poseur, séducteur, fou du volant, queutard mondain préoccupé jusqu'au bout par l'abondance de son sperme. Qu'y avait-il de si intime entre nous – par-delà la littérature – pour qu'un rustique immigré yougoslave, qui aurait pu être son petit-fils, tombe si éperdument en dévotion pour l'homme et son œuvre ?

Il y avait, au bout du compte, ce chemin, qu'on devine ailleurs, mais qui dans *Venises* prend une tournure explicite. Alain Daniélou intitule ses mémoires *Le chemin du labyrinthe* – et il y raconte comment les méandres de sa très riche existence l'ont conduit à ce domaine dans la campagne italienne, qui avait été un temple antique et qui était destiné à lui servir d'ultime demeure après son retour d'Inde. Morand, très sobrement, décrit le lieu et la forme de sa sépulture en quelques phrases, mais qui sont une frappante rupture.

« Ma cendre, sous ce sol, une inscription en grec en témoignera ; je serai veillé par cette religion orthodoxe vers quoi Venise m'a conduit, une religion par bonheur immobile, qui parle encore le



© Siboudan Despot

premier langage des Évangiles. » Écrivain et dandy jusqu'au bout, il se contentera, pour régler les modalités de ses funérailles, d'adresser un exemplaire de *Venises* à M^{re} Mélélios, métropolitain de l'Église grecque en France, en le priant de « bien vouloir jeter un coup d'œil sur les trois dernières lignes de ce livre ».

Comme il a peu été commenté, ce testament ! Par lui, le plus cosmopolite et le plus français des écrivains annonce sa conversion et donc son abandon des rites, des terres et des usages qui l'ont façonné. Il se choisit une inscription grecque et non latine. Lui l'« agnostique sans tourments » clame son attachement aux Évangiles dans leur langage premier, que seule l'orthodoxie, selon lui, parle encore de nos jours. *L'homme pressé*, qui estimait « qu'après [lui] avoir joué le tour de [le] mettre au monde », c'était « à [Dieu] de [lui] faire signe le premier », rejoint donc une « religion par bonheur immobile » en indiquant le chemin qui l'y a conduit : Venise !

Venise, qui s'enfonce dans les eaux de sa lagune. Venise qui s'y enfonce par son propre sommeil, mais plus sûrement en-

core par les flots de bétail apportés par l'ère touristique. Venise où le Morand des dernières années rencontre et suit cette petite tribu de hippies débraillés qui sont la négation, à ses yeux, de tout ce qu'on a jamais pu entendre par les notions de culture, de liberté, de volupté et même de débauche.

Venise, trop raffinée, trop proche de l'éclat mystique de Ravenne, trop tournée vers Raguse et Constantinople, pour avoir jamais pris au sérieux l'Église latine, Cosa nostra des grandes familles brigandes de Rome et de Florence. Venise, où le substrat slave est aussi présent qu'à Trieste. Venise où l'Europe se rappelle qu'elle s'étend jusque sur le Pont, et que le grand fjord adriatique n'est que l'encoche marquant son mitan.

Par son testament, Paul Morand renie tout provincialisme, à commencer par celui des nations. Il se revendique pour seule patrie l'Europe. Non l'Europe à ceillères des papes, des chevaliers Teutoniques, des Lumières ni de Napoléon. Encore moins l'Europe du Saint-Empire – dont la calamiteuse Union actuelle, son aboutissement ultime avec sa morgue

prédatrice et arriérée –, mais la perpétuelle héritière de la Grèce dans toute sa profondeur et de l'empire romain dans toute son étendue. Un empire dont le dernier empereur ne mourut pas confit dans sa graisse dans une Rome submergée par les barbares, comme on l'enseigne dans les écoles d'ici, mais bien mille ans plus tard, en toge pourpre et l'arme au poing, debout face aux Turcs sur les murailles de Byzance, fils d'un Grec et d'une Serbe¹.

VILLE BASSE

Pour une fois, en route vers la Serbie, j'ai décidé de ne pas faire l'impasse sur Trieste. Pour me rendre sur le tombeau de Paul Morand, j'y suis allé à la manière de Paul Morand. J'ai donné les clefs de mon petit bolide noir au portier et nous sommes entrés au Savoia Palace avec un baise-en-ville pour tout bagage. Pour constater une fois de plus que la plupart des palaces, de nos jours, ne sont rien de plus qu'une *classe business*. Le cuir y remplace le tissu, le champagne la piquette, mais on voyage pour plus cher dans un même wagon à bestiaux. Qu'aurait dit Morand de cette cellulite transsexuelle des riches Américains en bermuda, de ces casquettes qu'on n'ôte même plus pour déjeuner, lui qui estimait déjà qu'une chemise bleue sous costume n'était qu'une tenue de garagiste ?

Le pèlerinage était prévu pour le lendemain matin. Nous nous sommes empressés de ressortir sur la rive, flambée par le soleil nucléaire des après-midi de juillet. Seule aspérité dans cette *tabula rasa*, la roulotte d'un glacier, posée là comme un accessoire métaphysique pour un tableau de Chirico. Animal aquatique, je cherchais désespérément une faille dans le front des quais pour me rafraîchir. Le vieil homme avait la moustache, le grand sourire et les pattes d'oie que j'attendais. « *Dove si può bagnare? – Lì!* », fit-il avec un geste vague vers le sud.

Les bains payants d'Ausonia, remontant à l'ère Mussolini. Visions de Chirico, encore (Photo). Des plages de galets, des pontons et des cabines à deux pas du terminal des cargos. Je me suis perdu dans la démocratie en costume de bain, une foule familière et familiale, brillante, insouciant. L'adjectif « populaire », en Italie, garde tout son sens. Qu'elles sont loin, les nations de l'Ouest et du Nord qui se recroquevillent en castes à mesure qu'elles se tiersmondisent !



© Sibbedan Despot

“
**TRIESTE. À UNE SEULE
 VOYELLE PRÈS, LE LIEU
 POURRAIT S'APPELER « VILLE
 TRISTE » ET FOURNIR UNE
 ASSONANCE INATTENDUE AUX
 LANGUEURS MODIANESQUES.
 ÔTEZ-LUI TOUTES SES
 VOYELLES ET VOUS AVEZ SON
 NOM SLAVE: TRST. UNE
 SÈCHE ROCAILLE DE
 CONSONNES, BLESSANTE À
 L'ŒIL COMME À L'OREILLE
 DES OCCIDENTAUX.**
 ”

D'aucuns découvrent les villes par leurs musées et leurs monuments. Pour ma part, je n'y vais qu'après avoir épuisé le reste. Or, Trieste est inépuisable dans le bric et le broc historique dont elle est faite. Continentale et marine, enracinée et dérivante à la fois. À la vaste terrasse de la Piazza Unità, les serveuses françaises filent droit sous les ordres d'une sévère maître d'hôtel polonaise qui gouverne le service à distance avec son oreillette et son *iPad*. Après deux Apérols gigantesques, nous sommes déjà éméchés. La grillade de poissons arrosée de gros rouge local nous achève. Je me souviens d'avoir parcouru un enchevêtrement de ruelles soudain transformées en corso par une jeunesse d'allure étudiante venue de tous les coins de l'Europe. Pourquoi? Comment ?

Le lendemain matin, par une ironie morandienne, l'horizon imprenable de notre chambre, pourtant haut perchée, était bouché par la proue d'un de ces paquebots de croisière grands comme des villes, qui offrent l'air du grand large à des armées de coiffeuses et de retraités de la

Poste. Il était grand temps, pour nous aussi, de lever l'ancre.

VILLE HAUTE

Hasard du GPS: je cherchais le cimetière grec, je découvre le cimetière serbe. Les deux se succèdent à une même adresse, sur les collines triestines. Le cimetière serbe est petit et minutieusement entretenu, le grec plus vaste mais noblement négligé. Les mêmes maîtres italiens ont sculpté les tombes avec une étourdissante science de l'art lapidaire – et une connaissance plus hasardeuse des alphabets orientaux. À Trieste, face à la mort, la spiritualité orientale n'a trouvé de meilleure expression que l'art latin. Sur les grandes dalles des caveaux, des anges sensuellement affligés aux ailes éployées s'efforcent de préserver de l'oubli des familles puissantes qui ont fait, jadis, la gloire de ce port marchand. Dans un coin ombrageux, une tombe émouvante avec le portrait en bas relief de deux jeunes femmes, deux sœurs grecques, mortes dans leur vingtaine au tournant de l'autre siècle. Elles sont presque vivantes. La beauté du monument, me suis-je dit, a dû mettre bien du baume au cœur de leur malheureux père. Consolation dont nous ne disposons plus à notre ère de l'incinération et des plaques dépouillées.

Je ne connaissais du tombeau que sa description dans *Venises*, mais je l'ai rapidement repéré le long du mur Est. Ce n'était pas la seule pyramide – la débonnaire Église d'Orient avait accompagné sans regimber, çà et là, quelques ostensibles francs-maçons dans leur ultime demeure –, mais elle était la plus haute. La belle-famille Economou devait peser, à Trieste. L'ange et la stèle de pierre sombre semblaient absorber toute la lumière dans un antirayonnement de trou noir évoquant l'Hadès. Au pied du monument, très simples, les deux plaques des époux Morand dont les cendres avaient été mêlées conformément à un testament secret. À l'instant où je les ai reconnues, les larmes me sont montées aux yeux, ces mêmes larmes qui me venaient, après la lecture du *Journal inutile*, lorsque je passais sous la tour orientale du château de l'Aile, à Vevey, où Hélène agonisa. ▀

1. Constantin XI (ou XII) Paléologue, dit Dragasés, (en grec: Κωνσταντίνος ΙΑ΄ Δραγάσης Παλαιολόγος, en serbe: Konstantin XI Dragaš Paleolog), né le 8 février 1405 à Constantinople, mort le 29 mai 1453 sur les murailles de Constantinople, est le dernier empereur byzantin, du 31 octobre 1448 au 29 mai 1453, et par conséquent le dernier empereur romain de l'Histoire (Wikipédia).